

Les études à Bouzaréa

Les études à Bouzaréa durent trois années. Elles ont pour but de donner aux Normaliens la formation intellectuelle, professionnelle et morale qui leur est nécessaire pour exercer convenablement leur métier d'enseignant et d'éducateur des enfants du peuple dont ils sont eux-mêmes issus et cela en ville comme dans les zones rurales les plus reculées.

Il faut donc élever leur niveau d'instruction et leur permettre de « connaître beaucoup pour enseigner peu ». Un examen équivalent au baccalauréat, appelé « Brevet Supérieur de capacité » doit sanctionner leurs études. Il est subi en trois parties à la fin de chacune des trois années de séjour à l'Ecole Normale.

Il faut aussi leur donner d'autres connaissances théoriques et pratiques touchant à l'agriculture, au travail manuel, à la médecine, à l'administration communale, aux langues parlées dans le pays.

Dans son poste de débutant, souvent déshérité et dépourvu de tout confort, et de tout moyen de survie parfois, comme dans le centre plus important où il exercera plus tard, l'instituteur doit être à même d'apporter en même temps que l'instruction, une ouverture vers le progrès et le mieux être dans tous les domaines. Il doit assurer le secrétariat de mairie, donner en l'absence de médecin, les premiers soins aux malades, apprendre l'hygiène à ses élèves et à leurs parents, conseiller les fellahs et les artisans dans leur travail et être aussi l'animateur culturel et sportif du lieu où il se trouve.

Les Sectionnaires reçoivent des cours d'arabe et de berbère. Ils sont initiés aussi aux coutumes et traditions du pays.

Des cours de psychologie de l'enfant et de l'adolescent, de pédagogie générale et spéciale assurent la formation professionnelle théorique. L'initiation à la pratique de la classe, se fait en même temps à l'école annexe au sein de l'établissement.

Dès la première année, les élèves-maîtres passent une semaine à tour de rôle et deux par deux, dans les petites classes, comme simples spectateurs et auditeurs d'abord, puis en mettant progressivement, « la main à la pâte » sous la direction et la conduite du maître d'application.

En deuxième année, la participation de l'élève maître est encore plus directe et plus active durant des stages d'une semaine tout le long de l'année scolaire. Les cours manqués en classe doivent être cependant rattrapés. Il est exigé d'être constamment à jour de ses leçons et de ses devoirs.

En troisième année, il faut aller à l'école d'application située à El Biar pour les Européens et à Alger pour les Indigènes et les Sectionnaires. Il faut parfaire son apprentissage à exercer bientôt son métier, auprès de maîtres chevronnés qui vous révèlent leur savoir-faire et leur art d'enseigner, acquis et affiné au cours d'une longue expérience de la classe.

De ces études et de cette formation polyvalente, je conserve les impressions et les souvenirs suivants :

L'ardeur que j'ai apportée au travail à l'E.P.S., pour surmonter les mauvaises conditions rencontrées dans mes études, a faibli à Bouzaréa. Le succès final au B.S. et l'accès à la fonction d'instituteur étant assurés, nous n'avions plus besoin, les uns et les autres de nous surpasser et de fournir des efforts démesurés.

Le changement de régime de vie, les journées chargées allant de cinq heures du matin à vingt trois heures, le manque de sommeil surtout m'ont quelque peu désaxé et ont certainement contribué à ce laisser-aller. Par ailleurs, le contact direct, la connaissance et l'estime réciproques n'ont pu s'établir comme à Tlemcen avec les professeurs. Ceux-ci se contentent de faire routinièrement leurs cours en restant distants des élèves, en les mettant sur le même pied d'égalité, sans essayer de découvrir et d'encourager les meilleurs puisqu'ils sont tous choisis parmi les meilleurs des Cours Complémentaires et des Ecoles Primaires Supérieures.

L'enseignement de Mme Simoneau en français est loin de valoir celui de Melle. Pruneyre. En mathématiques Mme Raffali, réservée, peu communicative n'a aucune prise directe sur les élèves à l'inverse de M. Giraud, simple, ouvert, et bon pédagogue. M. Di Luccio qui nous enseigne la

psychologie, plane dans les nues quoique toujours souriant. C'est l'homme à paradoxes qui aime nous surprendre et piquer notre curiosité par ses affirmations sortant de l'entendement ordinaire.

Monsieur Puget sec et tranchant nous intéresse par les manipulations et les expériences que nous réalisons au laboratoire, guidés par ses instructions écrites et grâce au matériel varié et de bonne qualité dont nous disposons en physique et en chimie.

Monsieur Laitier en sciences naturelles, botanique et géologie est celui qui malgré son air de supériorité, nous donne le goût du travail soigné dans la réalisation de monographies de plantes ou de roches sur fiches bristol à l'encre de Chine, exigeant la régularité et la perfection du trait, des caractères d'écriture, la bonne disposition des schémas et des légendes explicatives.

Avec lui, j'ai appris à herboriser et à collectionner des roches au cours des promenades botaniques et géologiques que nous effectuions en sa compagnie dans les jardins, le ravin et les bois de l'Établissement. Il fallait connaître de chaque plante le nom français, le nom latin, le nom arabe et même le nom kabyle. Les cailloux que nous ramassions devenaient des spécimens de roches qu'il fallait identifier, qui avaient des caractéristiques, une origine et une histoire propres.

J'ai conservé pendant longtemps l'herbier que j'ai confectionné à l'École Normale. Il m'a été très utile lorsque je suis devenu moi-même enseignant. Jusqu'à maintenant, je ne peux passer devant une plante ou ramasser « un caillou » sans m'amuser à les reconnaître et à retrouver leur nom, leur espèce et leur famille.

D'autres cours se déroulent ailleurs que dans le vase clos des salles d'études comme ceux d'éducation physique, d'agriculture ou de travail manuel.

M. Lecoutre, un petit bonhomme rondet qui frise déjà la soixantaine, évolue toujours avec aisance sur le terrain d'éducation physique, en contrebas de la grande cour. Il nous entraîne individuellement aux agrès dont ce terrain est pourvu : barres fixes, barres parallèles, corde, anneaux ou sur les aires de lancer de poids et les fosses de saut en hauteur et en longueur qui y sont aménagées.

Parfois c'est une leçon collective pour toute la classe selon la méthode suédoise que nous devons appliquer plus tard avec nos élèves. Pour bien retenir la succession logique des mouvements devant faire travailler toutes les parties du corps, il nous apprend la formule suivante : « Ma Grande Sœur Louise, Peut Contenter tous les Amants Difficiles. » qui donne : marcher, grimper, sauter, lever, porter, courir, attaque et défense. En sport, il nous initie au base-ball américain et nous fait disputer de chaudes parties entre nous.

En agriculture M. Degioani après un cours rapide en classe nous emmène aux jardins où chaque élève-maître possède son carré qu'il faut piocher, épier, ameublir, fumer, ratisser et semer selon les saisons de carottes, radis, salades. Une fiche technique est tenue soigneusement où tous les soins cultureux sont notés et datés jusqu'à la récolte.

Aux ateliers du bois et du fer, il faut apprendre à scier, raboter, à clouer, à limer, à faire des assemblages à « mi-bois » ou en « queue d'aronde » et à fabriquer même des objets utilitaires.

J'avais plaisir à être à l'école annexe et je m'intéressais vivement aux leçons auxquelles j'assistais ou dont j'étais chargé. J'ai dès le début manifesté des dispositions pédagogiques qui se sont confirmées par la suite. Je conserve encore à ce jour le premier devoir d'annexe qui nous a été donné mon collègue de stage et moi ayant pour sujet : « La leçon de langage sur « le forgeron » au cours élémentaire ». M. Barrachina, maître d'application a écrit à l'encre rouge l'observation et la note suivantes : « Tbon devoir. Aurait gagné à être mieux présenté. Note : 16/20 ». La restriction exprimée dans cette appréciation encourageante mérite une explication : C'était un dimanche, début novembre 1937, et j'avais passé la journée à Alger. Sur le point de me coucher, au dortoir, je me suis rappelé que j'avais un devoir d'annexe à rendre le lendemain dès huit heures. Mon voisin de lit m'a prêté une feuille double, format papier ministre, et c'est ainsi que j'ai rédigé à la hâte le devoir en question, avec une valise comme table.

Ainsi donc vont les études à Bouzaréa : en classe, au jardin, en plein air, à l'atelier et de temps à autre à l'école annexe.

La vie quotidienne à Bouzaréa

La formation morale du futur éducateur, résulte d'un règlement intérieur de l'école, rigoureux et d'une discipline stricte qui se sont tout de même légèrement libéralisés à notre arrivée.

L'un des premiers directeurs précise en effet ⁽³⁾ « Nous avons mis tous nos soins à l'Ecole Normale d'Alger... afin qu'aucun moment ne soit laissé à l'oisiveté et que les élèves constamment tenus en haleine, demeurent dans l'ordre, respectassent la règle intérieure, tout en se formant aux habitudes d'une vie régulière et sérieusement occupée ».

La journée du Normalien commence tôt et finit tard. Dès cinq heures du matin, été comme hiver, une sonnerie stridente, nous arrache sans pitié d'un sommeil et d'un repos au moment où ils sont si doux et si bienfaisants. Contre « le sonneur » ponctuel, quel concert d'injures en français, en espagnol, en patois corse, en arabe, en kabyle !

Après le lever c'est la toilette sous les robinets glacés situés en pleins courants d'air, entre deux dortoirs. Il faut ensuite s'habiller hâtivement, découvrir les lits pour les laisser s'aérer. Nous descendons, encore mal réveillés, au rez de chaussée pour regagner les études et nous plonger dans nos occupations studieuses jusqu'à sept heures.

La sonnerie nous appelle au réfectoire pour un petit déjeuner composé d'un bol de café au lait très léger mais chaud et réconfortant. Il faut remonter au dortoir pour faire les lits puis se rendre à son poste de travail pour la toilette quotidienne de l'Ecole. Les Tyrons et les Profanes c'est à dire les élèves de première et de deuxième année sont seuls astreints à manier le balai et le chiffon sous la surveillance des vétérans de troisième année. Les uns balayent les longues galeries, d'autres les études ou les dortoirs.

Les cours commencent à huit heures et durent jusqu'à midi, coupés par une seule récréation de dix minutes à dix heures. Les professeurs se succèdent au bureau des salles de classe durant une heure chacun.

A midi, la sonnerie retentit et c'est la course vers les réfectoires. Nous faisons honneur à un menu substantiel tout en bavardant, sans trop élever la voix cependant. Les directeurs, celui des Ecoles Normales et celui de la Section ainsi que le « boudjif » (l'économiste) font les cent pas dans l'allée médiane, puis rejoignent à leur tour, leurs domiciles ou le réfectoire réservé aux professeurs. Ces derniers prennent leur repas de midi avec les élèves n'ayant pas le temps de se déplacer jusqu'à El Biar ou Alger où ils habitent.

De midi et demi jusqu'à une heure, c'est un temps libre consacré à recevoir les cours de l'après-midi qui durent jusqu'à quatre heures. Un goûter de pain sec nous est servi. Nous devons respirer un peu, causer et déambuler individuellement ou par petits groupes dans les galeries. Un grand nombre d'élèves envahit les terrains de sport, les uns la grande cour, pour une petite partie de football, les autres selon leurs préférences les courts de tennis, le stade de basket ou le fronton de pelote basque. La salle de ping-pong accueille d'autres joueurs avec leurs supporters ou de simples spectateurs. Il faut s'entraîner pour le tournoi annuel, d'où sortira le champion de l'Ecole.

A cinq heures, défoulés et détendus par les conversations et l'exercice physique, nous rejoignons les études qui vont se prolonger jusqu'à sept heures, l'heure du souper. Nouvelle et dernière récréation de la journée et à huit heures, nous sommes de nouveau en étude jusqu'à neuf heures. Recrus de fatigue, nous rejoignons les dortoirs pour dormir et nous reposer. Pensez-vous ? Pas du tout. Les musiciens sortent leurs accordéons, leurs violons, leurs mandolines et le bal commence. Des « couples » de Normaliens en blouses noires s'enlacent. Des paso-dobles, des javas, des tangos, des valse, cadencés, rapides, langoureux, endiablés selon le rythme de chaque danse, vont se succéder jusqu'à une tardive de la nuit.

J'ai beaucoup souffert du manque de sommeil durant mon séjour à Bouzaréa. Pourtant, ces bals de dortoirs nous délassaient et nous amusaient vraiment. C'est là que j'ai appris à aimer la danse, qui bientôt dans mes pérégrinations de soldat, au cours de la guerre en France, sera mon passe

⁽³⁾ « Histoire illustrée des Ecoles Normales d'Alger-Bouzaréa » de A. Dupuy

temps favori et un excellent moyen de faire des conquêtes... féminine...s quand les circonstances le permettaient.

Telle est donc la journée du Normalien, à l'exception du jeudi, où les classes se terminent à midi. La soirée est consacrée à la préparation militaire supérieure pour les Européens. Les Indigènes restent en étude jusqu'à 16 heures.

Le dimanche est jour de sortie à partir de neuf heures avec obligation d'être de retour au réfectoire avant dix neuf heures trente. Anciennement ces sorties du dimanche n'existaient même pas. Selon un article du règlement intérieur de l'époque, « aucun congé, aucune sortie particulière, ne pouvaient être accordés aux élèves-maîtres pendant la durée de leurs études hors des circonstances exceptionnelles et des six semaines de vacances scolaires ». Le silence était de règle pendant les repas. « Les rires bruyants, les clameurs, les chants de toute nature sont prohibés ». C'est en ordre et en silence que l'on gagne les dortoirs, où l'on doit se déshabiller avec décence et sans bruit pour que s'établisse immédiatement le grand silence ». Comme on le voit, les choses ont beaucoup évolué de notre temps, mais une certaine rigueur demeure exigée dans la tenue et le comportement du Normalien à l'intérieur comme à l'extérieur de l'Etablissement.

Mon premier dimanche à l'Ecole Normale, au lieu de descendre à Alger, je suis allé avec beaucoup de camarades nouveaux comme moi, au village de Bouzaréa dans la matinée à l'instigation d'un vétéran européen, assister à une conférence dont nous ignorions le sujet et l'auteur. Ce n'est qu'après coup que nous nous sommes rendus compte qu'il s'agissait d'une réunion organisée par le parti communiste à l'intention des Normaliens. Le Directeur en a eu vent. Dès huit heures, le lendemain nous fûmes convoqués un à un dans son bureau. Il voulait connaître ceux qui avaient assisté à cette réunion, pour quoi ? , qui nous y a invité ? , etc. Il a cru à notre naïveté et à notre bonne foi, mais le recruteur à cette conférence a été sévèrement sanctionné et exclu de l'Ecole Normale.

En cours d'année scolaire, un élève-maître de deuxième année originaire de Constantine, accusé de courir derrière l'épouse d'un Sectionnaire logé au village de Bouzaréa a été lui aussi exclu de l'Etablissement.

Aucune négligence dans la tenue vestimentaire du Normalien n'était tolérée. Pour sortir en ville et surtout pour se rendre à l'école d'application, les stagiaires étaient passés en revue par le « boudjif » lui-même. Ils devaient être en costume de ville, cravatés correctement, les chaussures bien cirées. J'avoue avoir conservé cette bonne habitude, acquise à Bouzaréa, tout le restant de ma vie. Il arrive souvent que d'anciens élèves devenus adultes, ou d'anciens maîtres ayant fait parti de ma circonscription d'inspecteur, me rappellent qu'ils ont toujours admiré ma tenue « élégante » de la tête aux pieds, voulant dire simplement « correcte ». Ce qui me fait plaisir en même temps que tous les bons souvenirs qu'ils gardent gentiment de moi.

Coutumes et traditions à Bouzaréa

De petits divertissements insolites ou provoqués interviennent parfois et permettent d'introduire un peu de variété et de gaieté dans le train-train et la morosité habituels.

Comme ce jour où à peine l'étude du soir commencée, et déjà appliqués dans le plus grand silence à faire nos devoirs, la sonnerie s'est brusquement déclenchée, aussi stridente et aussi indésirable que celle du réveil, ameutant tout le monde, même M. Le Directeur des Ecoles Normales, sorti précipitamment de son bureau pour s'enquérir de ce qui arrivait.

C'était tout simplement une erreur commise par « Gugus » (Auguste) le préposé à la sonnerie. Après un repas de midi copieux et bien arrosé, il s'est abandonné, aux délices d'une sieste profonde et prolongée. S'étant réveillé en pleine obscurité, il a pris cinq heures de l'après-midi pour cinq heures du matin. Croyant, avoir failli à sa ponctualité et être en retard d'une dizaine de minutes pour réveiller les Normaliens, il a mis en branle immédiatement la sonnerie et plus longtemps que d'habitude.

Ce fut une hilarité générale et tout rentra rapidement dans l'ordre.

A l'étude de cinq à sept, le soir, les élèves-maîtres trouvant le temps long sortent à tour de rôle vers les toilettes pour satisfaire un besoin naturel ou pour griller une cigarette à l'air libre. Un loustic eut l'idée une fois d'entrouvrir légèrement la porte et de placer dessus, à l'entrebâillement, le panier à ordures de l'étude, rempli de papiers et de déchets divers.

En poussant la porte pour entrer, l'élève revenant des toilettes, reçoit en pleine tête tout le contenu du panier. Ce qui amuse tout le monde mais voilà qu'un jour, c'est Monsieur Le Directeur des Ecoles Normales, lui-même, en tournée de contrôle dans les études, qui le reçoit sur son chapeau melon. Ce fut un rire glacé et l'étude échappa de justesse à une punition collective.

Au lieu de bal, il arrive souvent que des batailles épiques entre deux dortoirs aient lieu dans le volettement de fins duvets s'échappant en légers nuages, des polochons crevés.

Parfois ce sont des farces à l'intention de M. Lemen surveillant général à son passage dans les dortoirs vers dix heures. Le vétéran, responsable du lieu, nous invite à pénétrer tous dans sa cagna, toutes lumières éteintes, Monsieur Lemen fait son entrée dans le dortoir, dans le silence, l'obscurité et le vide.

Il rétablit lui-même la lumière et invite sans être surpris ou dérangé, les uns et les autres à se placer comme d'habitude au bord du lit.

Une autre fois, dès que son arrivée s'annonce par des pas pesants qui retentissent sur la galerie, tout le monde se déshabille complètement. Lorsqu'il pénètre au dortoir dans l'obscurité et qu'il rétablit la lumière, il trouve les élèves, chacun au pied de son lit, dans un alignement et un garde-à-vous parfaits mais tous à « poil ».

Nullement impressionné, il passe en revue les deux rangées de lits et ressort comme si ne rien n'était en souhaitant « Bonne nuit à tous ».

Le dimanche matin, vêtus de nos beaux costumes, nous pouvons sortir et descendre à Alger...En attendant, l'autobus « Galiero » dont l'arrêt est juste à la sortie de l'Ecole, nous allons faire une partie de billard ou déguster un vrai café au « New Bar », « café, thé, restaurant qui fait des prix spéciaux aux Normaliens et Sectionnaires ».

A Alger, je rends visite à mes amis les Medersiens que je retrouve, à la gargote de la rue des « Trois couleurs ». Ce sont toujours, Rahali Abdellah, Chebati M'hammed et Trache Mostepha qui terminent leurs études à la fin de l'année.

L'après-midi, je déambule dans les rues d'Alger ou bien je vais voir un film dans un cinéma, rue d'Isly ou au voisinage de l'hôtel Aletti.

Le soir, il faut se rendre assez tôt, place du lycée pour prendre l'autobus et être au réfectoire à l'heure prescrite. Devant l'afflux des Normaliens et Sectionnaires, soucieux eux aussi de l'exactitude de l'horaire de retour, les services de transport sont doublés et les autobus « Galiero » surchargés gravissent avec plus de difficultés encore que de coutume, le chemin montant, sinueux, malaisé qui mène à Bouzaréa.

Pour ne pas se laisser gagner par la mélancolie de cette fin de dimanche, le trajet est animé et égayé par des conversations bruyantes, des blagues amusantes et surtout par des chants repris en chœur, puisés dans le riche répertoire des Normaliens.

L'un de ces chants raconte l'aventure survenue au squelette du laboratoire de Sciences Naturelles surnommé Oscar. L'une de ses rotules égarées a provoqué le courroux du professeur et donné lieu à des investigations demeurées vaines.

Oscar a perdu sa rotule
Tu le, tu le sauras
.....
Oscar pauvre squelette
On te mettra une rotule en bois !

C'est l'arrivée, tout le monde dégringole de l'autobus pour monter au dortoir, se mettre en blouse et rejoindre le réfectoire.

Des habitudes bien établies, des cérémonies et célébrations traditionnelles contribuent aussi à agrémenter de temps à autre, la vie quotidienne.

Ainsi par exemple, la séance de bizutage de la première nuit où celles découlant des obligations et prérogatives attachées aux échelons successifs de Tyron, Profane et Vétéran.

Le Tyron est « taillable et corvéable à merci ». Il subit le bizutage sans rechigner ou se plaindre. Il est soumis au service de nettoyage et doit manier prestement le balai et le chiffon. Il doit être le premier aux corvées de « pluche » ou d'écoassage en cas de besoin aux cuisines. Il doit s'effacer devant les anciens.

Le Profane est plus affranchi. Il est en voie de devenir Vétéran. Il reste soumis à la corvée de nettoyage au même titre que le Tyron...Il a une grande prérogative, celle de tenir le journal de l'Ecole appelé justement « Le Profane ».

Dès le début de la deuxième année, un comité est choisi comprenant des directeurs, des administrateurs et des rédacteurs. Ce comité doit assurer régulièrement la parution bimensuelle du journal, chercher et trouver pour cela, les abonnements et la publicité nécessaires.

Les Profanes, célèbrent, fin mars, une fête appelée « La culbute ». Elle marque la moitié de leur séjour à l'Ecole Normale.

A la fin de l'année, avec les revenus ou les reliquats de la gestion du journal, il est de tradition pour les deuxièmes années de s'offrir un repas dans un restaurant aux environs d'Alger en y invitant le professeur le plus sympathique.

Les Vétérans, eux, sont « exempts de corvée », ils se comportent en seigneurs. Ils assurent la surveillance dans le service de propreté, les études et les dortoirs.

Ils ont le privilège de faire subir le bizutage aux Tyrons. Ils célèbrent « le père Cent » c'est à dire une grande fête lorsqu'il ne leur reste que cent jours pour terminer leurs études à l'Ecole Normale.

Les Vétérans indigènes sont plus favorisés encore que leurs camarades européens car à la fin de l'année, ils bénéficient d'un voyage gratuit en France qui dure près d'un mois. Ils visitent Marseille, remontent la vallée du Rhône, font connaissance à Grenoble avec les Alpes, par Lyon, ils regagnent Paris et quelque fois l'Est, le Nord ou la Normandie. Après un séjour de plusieurs journées dans la capitale, ils reviennent à Alger et rentrent chez eux émerveillés par un aussi beau voyage dont ils se souviendront longtemps.

Les Sectionnaires aussi ont droit au mois de mai, à un voyage d'une quinzaine de jours en sens inverse de celui de leurs camarades indigènes. Ils le font du Nord au Sud, jusqu'aux dunes du Grand Erg, après quoi, ils remontent à travers des paysages sahariens et les Hauts Plateaux vers la Kabylie avant de rentrer à Alger.